

POUR UN QUÉBEC PLEIN DE PROMESSES

Société Éducation et Culture

ANNEXES

Version revue et corrigée

Décembre 2009

ANNEXES

Annexe 1 : Fins de l'éducation

Le philosophe Georges Leroux de l'UQAM est l'un des penseurs de la réforme en cours. Il est aussi un conseiller du Ministère de l'éducation. Il a notamment pour mission de présenter les fondements de la réforme, ce qu'il a fait encore récemment dans le cadre d'une conférence à l'Association de pédagogie collégiale. Voici comment il justifie par l'histoire le passage du savoir aux compétences, voici également la critique à laquelle il s'expose :

« Dans le contexte de la libéralisation étendue de notre société, nous assistons à une mutation gigantesque dont nous commençons à peine à prendre la mesure : je veux parler du passage d'une société des savoirs à une société de l'expertise et des compétences, ces deux modèles faisant suite au modèle antérieur de la société des vertus. »

Gigantesque mutation ! Ceux qui ne l'ont pas vue doivent être alors bien petits ! Mais selon Georges Leroux, ils sont plutôt myopes :

« [...] Pour en comprendre les enjeux, il faut en effet se situer sur la longue durée. Vertus, savoirs et compétences, ce sont donc pour moi les grands idéaux que, de manière successive, l'humanité a choisi de privilégier dans ses modèles de transmission, dans sa proposition du monde. »¹

Vous aurez compris que les vertus et les savoirs sont dépassés !

À supposer que cette mutation gigantesque corresponde à des faits, qu'elle soit, par exemple, l'équivalent de l'extinction subite des dinosaures, rien ne prouve que les événements vont confirmer la séquence conduisant aux compétences. Les marxistes d'avant la chute du mur de Berlin raisonnaient de la même manière : le mouvement de l'histoire devait conduire nécessairement au socialisme. Le raisonnement de Georges Leroux s'apparente aussi à un sophisme souvent utilisé : la transformation de l'objectif en idéal. Je veux l'avènement des compétences ; pour les obtenir il ne me reste plus, après

en avoir fait des nécessités historiques, qu'à les présenter comme des idéaux : « ces grands idéaux que, de manière successive, l'humanité a choisi de privilégier ».

Encore faudrait-il démontrer en quoi on a intérêt à substituer la compétence aux savoirs et aux vertus comme objectif principal ; La compétence est un faisceau de savoirs et de vertus. Je dois respecter la femme qui porte la burqa. Ce respect est une compétence, selon la définition du dictionnaire socio-construit de nos réformateurs. Je m'élèverai jusqu'à cette compétence avec d'autant plus de conviction que, d'une part, on m'aura initié à la prudence, cette vertu qui permet de tenir compte du contexte affectif, social, culturel, politique dans l'exercice du jugement et que, d'autre part, je connaîtrai la signification du voile pour la femme, dans plusieurs traditions religieuses, y compris dans la tradition chrétienne. En l'absence de cette vertu et de ce savoir la compétence exercée se réduit à un comportement de façade plus proche du réflexe que de l'acte libre. Cette opération consistant à séparer les compétences du savoir a un nom : endoctrinement. Ce que José Quérin a bien vu :

« L'école se confie ainsi la mission de faire en sorte que la société se perçoive autrement qu'elle ne le fait en ce moment, que les enfants n'adoptent surtout pas les comportements de leurs parents. Jugeant la population inapte à se définir elle-même, coupable de "repli nostalgique", ou encore de "repli identitaire et nationaliste" les concepteurs du programme ECR considèrent qu'il n'y a "qu'une thérapie possible" pour éviter que la controverse des accommodements raisonnables ne se reproduise : l'endoctrinement des jeunes. Le cours ECR ne cherche pas à instruire les enfants, il n'a que des "finalités sociales", c'est-à-dire des objectifs de transformation sociale. »²

¹ Histoire du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière : le premier demi-siècle 1827-1877, p.361, site outroots.ca

² Ibid.

Annexe 2 : Nouvelle vision du monde

La nouvelle vision du monde se précise en ce moment. C'est dans l'espoir de faire participer toutes les écoles de la Terre à ce mouvement que les Nations-Unies ont lancé en 2005 la décennie de l'éducation en vue du développement durable (EDD). En adoptant la *Charte de la Terre* et en en faisant ensuite le fondement du projet d'EDD, les penseurs des Nations-Unies ont donné des précisions constituant une étape importante sur le chemin conduisant à une vision du monde achevée :

« La Charte de la Terre *formule une approche intégrée des problèmes interdépendants auxquels la communauté mondiale doit faire face. Ce cadre éthique suppose respect et sens de la responsabilité devant la **communauté de la vie**, et en matière d'intégrité écologique, de justice sociale et économique, ainsi que d'équité, de démocratie, de lutte contre la pauvreté, de non violence et de paix.* »

Ce texte contient beaucoup de *mots plastiques* comme démocratie, paix et justice sociale, dont il faudra préciser le sens avec soin, mais l'idée autour de laquelle il gravite, celle de communauté de vie, est suffisamment claire et solide pour servir de fondement à une vision du monde. Dans le passé, il y a dix ou vingt ans seulement, on aurait employé ici le mot humanité, donnant par là à entendre que nos responsabilités se limitent aux autres humains et que l'avenir de cet ensemble humain est largement indépendant de celui de la planète. Depuis, plusieurs auteurs, dont les philosophes Hans Jonas et Michel Serres, ont démontré que le contrat social ne se suffit plus à lui-même, qu'il doit être complété par un contrat naturel.

On se limitait encore au contrat social avant l'avènement de la science de la complexité, plus précisément avant l'hypothèse Gaïa, que l'on peut maintenant considérer comme une théorie. L'idée que nous appartenons à l'ensemble de la communauté des êtres vivants s'est progressivement imposée à partir du moment où nous avons pu voir cette chose unique: la Terre, « cette splendide sphère bleue tachetée de blanc », selon le mot de James Lovelock. Partout autour : des astres morts. C'était la première vision du monde au sens littéral du terme.

Le lien entre la couleur de la Terre et la vie dont elle est le support devint manifeste aux yeux de tous, mais quelques-uns –dont le savant anglais indépendant, James Lovelock– avaient déjà fait l'hypothèse que l'ensemble terre-atmosphère n'était pas seulement le support de la vie mais qu'il était lui-même vivant. À cet être vivant, Lovelock a même donné un nom, qui lui fut proposé par l'écrivain William Golding : Gaïa, la Terre mère de la mythologie grecque. La première prédiction faite à partir de cette hypothèse, en 1968, et donc un an avant la conquête de la lune, était qu'il n'y avait pas de vie sur Mars, ce que confirma la sonde Viking en 1975.

Comment Lovelock avait-il pu faire cette prédiction depuis la Terre? Avant que la vie n'y apparaisse, il y a 3,5 milliards d'années, l'atmosphère de notre planète était composée à 98 % de gaz carbonique. Dans l'atmosphère terrestre, le taux d'oxygène est en ce moment de 21 %, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Ce sont les végétaux et d'autres organismes vivants, les algues par exemple, qui ont absorbé une partie du gaz carbonique pour le remplacer par de l'oxygène. Il importe au plus haut point pour l'avenir de la vie sur Terre que le taux d'oxygène se maintienne à 21 % ; s'il s'élevait d'un degré, les incendies seraient plus graves et plus nombreux ; s'il s'abaissait d'un degré, bien des êtres vivants auraient de la difficulté à respirer. Ce ne sont toutefois pas les lois de la physique et de la chimie qui expliquent la constance de ce taux. La terre-atmosphère est un système dynamique, l'équilibre n'y est jamais acquis.

Qu'est-ce qui fait que le taux de sucre demeure constant dans un organisme humain normal, quelle que soit la quantité de sucre consommé? C'est un processus extrêmement complexe qu'on appelle homéostasie, laquelle illustre la tendance qu'ont les organismes vivants à assurer eux-mêmes l'équilibre de leur milieu interne. Ne serait-ce pas un phénomène analogue qui explique la fixité du taux d'oxygène dans l'atmosphère et celle du sel dans l'eau de mer ? Telle est l'origine de l'hypothèse Gaïa. Si l'ensemble terre-atmosphère assure l'équilibre de son milieu interne, ce qui constitue l'une des principales caractéristiques des organismes vivants, ne faut-il pas présumer que cet ensemble est un être vivant?

L'atmosphère autour de Mars est constituée à 98 % de gaz carbonique et il est en équilibre. S'il y avait de la vie sur Mars, ce ne serait pas le cas. Tel fut le fondement de la prédiction de Lovelock. On commence aujourd'hui à comprendre l'extrême complexité des processus de régulation à l'intérieur de Gaïa, processus qui régulent non seulement le taux d'oxygène dans l'air et le taux de sel dans la mer, mais aussi l'ensemble du climat. Pour ce qui est du taux d'oxygène dans l'air et du climat, le cycle du carbone est au cœur du processus de régulation. Le problème, précise Lovelock, n'est pas que nous consommons du carbone, c'est que nous le tirons de la Terre, à un rythme cent fois plus rapide que Gaïa l'y enfouit.

La communauté scientifique a fait bien des reproches à Lovelock, dont celui d'attribuer la vie à Gaïa alors qu'elle ne se reproduit pas. Il n'en reste pas moins que depuis la parution de son premier livre, *Gaïa, a New Look at Life on Earth*, les appuis de la communauté scientifique à son œuvre n'ont cessé de croître. Pour ce qui est des éléments centraux de la théorie, le fait que la vie crée elle-même sa niche et qu'elle intègre des éléments inertes, comme notre corps fait place aux métaux, le doute n'est plus permis.

« Nous voyons maintenant que l'air, l'océan et le sol sont bien plus qu'un simple environnement indépendant des organismes vivants : ils font eux-mêmes partie de la vie. L'air est à la vie ce que la fourrure est au chat ou ce que le nid est à l'oiseau. Ni l'air, ni la fourrure, ni le nid ne sont en eux-mêmes vivants, ils sont toutefois produits par des organismes vivants qui se protègent ainsi contre un monde qui, autrement, leur serait hostile. Pour toute vie sur Terre, l'air est une protection contre les froids abîmes de l'espace et ses redoutables radiations. »

Dans cette nouvelle perspective, on l'aura deviné, la compétition n'est pas l'unique, ni même la principale explication de l'évolution. L'ensemble terre-atmosphère constitue un système dynamique complexe qui, comme tous les systèmes de ce genre – notre organisme, notre cerveau, les termitières, nos villes, nos sociétés – est caractérisé par des émergences (certains emploient ici le mot créativité) qui sont le résultat de l'interaction d'une multitude d'éléments formant un réseau. La composition actuelle de l'atmosphère et le maintien du taux d'oxygène à 21 % sont des phénomènes émergents de ce genre. Ils supposent une étroite coopération entre divers éléments dont les algues, les plantes vertes, les mammifères et même les insectes sociaux font partie.

On a fait l'hypothèse que les termites, premiers insectes mangeurs de bois, sont apparus à un moment où en l'absence de prédateurs, les arbres occupaient trop d'espace sur la Terre et libéraient trop d'oxygène. Les termites, regroupés en une multitude de termitières géantes, que l'on peut encore retrouver en Afrique, auraient amorcé le processus inverse : manger du bois et libérer du gaz carbonique.

On est ainsi amené à conclure que l'émergence des mammifères... et de l'homme s'est accomplie avec la complicité et la coopération de l'ensemble des composantes de Gaïa.

La trajectoire des planètes demeure prédictible, mais il y a désormais une brèche majeure dans le déterminisme de Laplace. Les systèmes dynamiques, depuis l'eau qui bout à la planète qui se réchauffe, en passant par tous les êtres vivants, sont un mélange de chaos et d'ordre. Au début du XX^e siècle, le mathématicien français Henri Poincaré avait démontré qu'il est impossible de prédire à partir des lois de Newton, le mouvement de trois corps en interaction: une planète et deux lunes par exemple. Un léger changement dans un corps provoquera tôt ou tard dans les deux autres une rétroaction positive qui dérèglera le système. Un phénomène semblable risque fort de se produire dans l'Arctique. La glace n'absorbe que 20 % de l'énergie solaire. Quand elle fond pour faire place à de la terre qui absorbe 80 % de la même énergie, cette terre se réchauffe, l'atmosphère également, la glace fond plus vite... et un processus qui semblait devoir être lent au départ, s'emballe. Bien des savants craignent un tel dérapage en ce moment. Un grand système dynamique est le lieu d'une multitude de rétroactions de ce genre, les unes, négatives, le stabilisent, les autres, positives, le dérèglent, le rendent fou littéralement.

Si l'on ne peut pas faire de prédictions sûres dans ces conditions, on peut tout de même voir venir le danger avec un haut degré de probabilité. Le diabète est un dérèglement du processus de régulation du taux de sucre dans l'organisme. Il est clair, même pour celui qui ne connaît pas les études épidémiologiques sur la question, que l'obésité, combinée avec le manque d'exercice physique et l'abus du sucre, accroît le risque de ce dérèglement. Pour des raisons analogues, il est clair que l'excès actuel d'émissions de gaz à effet de serre provoquera de graves perturbations dans Gaïa.

La connaissance de l'organisme dans sa totalité, longtemps discréditée au profit du réductionnisme ambiant, devient essentielle dans le nouveau contexte. Cette connaissance comporte une part importante de subjectivité et l'objet en est souvent d'ordre qualitatif. Les sciences de la complexité marquent ainsi un retour de l'approche holistique dans la vision du monde. Le biologiste Brian Goodwin, auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences de la vie et la complexité et critique sévère de Darwin, est l'un de ceux qui ont appelé de leurs vœux la réhabilitation de la connaissance subjective. Même s'ils comportent de nombreux mécanismes que l'on analyse et mesure, les organismes ne sont pas à ses yeux des machines. Chacun, l'être humain en particulier, a sa nature et on ne peut connaître adéquatement cette nature qu'avec l'apport de la connaissance subjective.

« Une nouvelle frontière, écrit Goodwin, se dessine pour notre culture, une frontière où l'apport de la science continuera d'être précieux, mais sous une forme radicalement différente. Plutôt que de mettre d'abord l'accent sur le contrôle des quantités, le défi pour la science sera de coopérer avec la créativité dynamique naturelle qui se manifeste aux confins du chaos, de faire l'expérience des qualités qui émergent là et de s'orienter vers une vision du monde participative qui reconnaît les valeurs

intrinsèques faisant de la vie une chose digne d'être vécue. »³

Sous le nom de science de la qualité, Goodwin et les biologistes de son école réhabilitent la forme de connaissance qui, avant l'avènement de la science objective conquérante, avait été la prose du savoir dans l'humanité. Nous pouvons tous, parce que nous sommes nous-mêmes vivants, lire à travers mille petits indices l'état d'âme d'un autre être humain et même celui d'un animal domestique; de même un paysan, peut en touchant et en regardant un sol juger de sa qualité sans passer par l'analyse de contenu en phosphates, sulfates etc. Le sentiment de beauté est de même nature. Parce que nous savons lire les ensembles nous voyons se dégager de certains d'entre eux un sens qui devient une joie pour nous. Dans le contexte créé par l'ancienne vision du monde, on a eu tendance à mépriser cette forme de connaissance alors qu'à son sommet elle enferme plus de rigueur et d'une espèce plus subtile que la science de la quantité. Si les hommages à Goethe sont de plus en plus fréquents et nombreux, c'est parce qu'il est sans doute celui qui, dans l'Occident moderne, a élevé à son plus niveau, dans le plus grand nombre de domaines, la science de la qualité.

³ Brian C. Goodwin, *How the Leopard changed its Spots*, Princeton University Press, 2001, p x.

Annexe 3 : L'école durable

L'école, comme le jardin, est à la fois l'expression d'une vision du monde et un instrument permettant de faire pénétrer cette vision dans les esprits, les cœurs et les corps. Quand survient une crise de l'éducation, longue et profonde, comme celle que nous traversons en ce moment, il faut supposer qu'elle a pour cause une vision du monde en voie de désintégration. Il est normal qu'on cherche d'abord des solutions techniques en restant à l'intérieur de cette vision, mais il s'ensuit inévitablement une cascade de réformes, aussi décevantes les unes que les autres, jusqu'au jour où l'on a le courage de se rendre à l'évidence: il faut que l'ancienne école meure pour renaître sous le signe d'une nouvelle vision du monde. Voici quelques caractéristiques de l'école correspondant à la vision artistique du monde. Nous avons d'abord songé à l'appeler l'école Gaïa (Terre), nous avons finalement décidé l'appeler l'école durable, car, comme nous l'avons déjà indiqué, l'idée de communauté de la vie, qui est au centre de la vision artistique est aussi l'un des fondements de la *Charte de la Terre* et de l'EDD – l'éducation en vue du développement durable telle que les Nations Unies l'ont présentée en 2005, au moment de l'inauguration de la décennie de l'éducation en vue du développement durable.

Nos responsabilités à l'égard de l'éducation de nos enfants sont désormais indissociables de nos responsabilités à l'égard de la communauté de la vie dans son ensemble. On a souvent comparé l'éducation au jardinage: dans l'un et l'autre cas, il faut semer, nourrir, émonder pour récolter un jour. Désormais nous devons tenir pour acquis que l'enfant fait lui-même partie du grand jardin de la vie et qu'il doit se familiariser avec tous les autres vivants, avec Gaïa elle-même, apprendre à les aimer, à les respecter. L'estime qu'il doit avoir de lui-même est liée à ses obligations à l'égard de cette communauté de la vie qui l'entoure et le soutient.

L'emplacement : Apprendre par les yeux

Puisqu'il y a analogie entre la création artistique, l'émergence de la vie et la créativité à laquelle l'enfant est appelé, notre école devra être implantée dans un lieu qui donnera le sentiment de beauté. De nombreuses maisons d'enseignement ont respecté cette exigence dans le passé, ce qui explique l'attrait qu'exercent

encore aujourd'hui des universités-jardins comme Cambridge et Oxford.

À une autre échelle, le collège de La Pocatière au Québec est un exemple intéressant parce que son fondateur était un admirateur de Chateaubriand et de son romantisme. Il a établi son collège –en 1827– sur une hauteur d'où l'on domine toute la vallée du Saint-Laurent, déjà très large et majestueuse à cet endroit, au-dessus de Sainte-Anne de la Pocatière. La cour de récréation comprend une montagne où le promeneur peut découvrir des orchidées sauvages entre deux points de vue sur le fleuve. Évoquant la campagne romantique, les lacs, les rivières, le fondateur du collège, M. Painchaud, précise ainsi sa pensée: « *Ce que l'on apprend jeune et par les yeux, surtout à l'occasion d'objets qu'on revoit souvent, ne s'oublie jamais.* » « *La véritable image du monde est celle qui entre en nous par le regard* », dira plus tard Ludwig Klages, lui-même héritier intellectuel de Goethe et du romantisme allemand.

Beauté et santé ne font qu'un aux yeux de cet éducateur. C'est dans le même esprit qu'il inscrit la nourriture parmi les premiers points de son manifeste: « *Elle sera aussi bonne que nos moyens nous le permettront.* » Ce luxe, qui était pour M. Painchaud une nécessité éducative vitale, paraîtrait outrancier aujourd'hui. Ce fait ne nous libère toutefois pas de l'obligation de permettre aux jeunes de se familiariser avec leurs partenaires dans la communauté de vie. Des initiatives comme *Jeunes pousses* au Québec et le *Center for Ecoliteracy* en Californie, qui consistent à initier les enfants au jardinage et à l'apprentissage de la nourriture la plus saine indiquent la voie à suivre. Le moment est aussi venu de donner un second souffle à des mouvements comme les *Jeunes naturalistes* qui permettent aux jeunes de découvrir à l'occasion d'une excursion ou d'un camp des animaux et des plantes qu'ils ne peuvent pas voir dans leur cour de récréation.

Sciences

Dans notre collège si bien enraciné dans son paysage, si bien *naturalisé*, les sciences de la qualité et de la complexité auront autant d'importance que les sciences de la quantité. Par sciences de la quantité, il faut entendre

les sciences réductionnistes, liées à la vision mécaniste du monde telles qu'on les pratique en ce moment. Elles ne nous donnent accès qu'à une dimension du réel. L'accès à l'autre dimension exige une approche holistique, une vue d'ensemble des organismes et des systèmes dynamiques en général. Ce regard participant sur le réel, en connaturalité avec lui, fait partie du royaume de la connaissance et de la vérité; il est un complément nécessaire à l'autre approche, celle des sciences de la quantité. Par cette symbiose entre les deux sciences, on établit les bases de cette troisième culture hors de laquelle il n'y a pas d'humanisme possible. Les lettres et la partie subjective des sciences humaines et de la philosophie retrouvent ainsi toute leur dignité, une dignité qu'elles avaient mise à mal en tentant d'imiter les sciences de la quantité.

L'expérience directe, selon René Dubos

Quand l'écran fait écran.

René Dubos est ce biochimiste qui a découvert le premier antibiotique, la gramicidine, destinée aux animaux, pour ensuite jouer un rôle de premier ordre dans le mouvement écologique, à titre de savant, de penseur et de journaliste. On peut le considérer comme l'un des précurseurs de James Lovelock.

« Voilà l'un des pires drames pathologiques de l'époque contemporaine: au lieu de faire l'expérience directe du monde, nous en faisons l'expérience par procuration, à travers l'écran substitutif de toutes sortes de gadgets mécaniques qui consomment énormément d'énergie. Ainsi, la télévision est un instrument fort agréable et utile pour la communication de la connaissance et de l'expérience. Mais je suis atterré de constater dans quelle mesure bien des gens, et des enfants, ont fini par substituer à l'expérience directe de la réalité celle qu'ils obtiennent paresseusement devant le petit écran. Faire l'expérience du printemps à la télévision, c'est perdre tout ce qui compose la perception globale du printemps ☒ l'air embaumé et doux, les sons qui n'atteignent l'ouïe que si elle les perçoit directement. Il en va de même des autres saisons et de tous les autres genres d'expérience. C'est une chose merveilleuse que de faire l'expérience d'une foule, quand on sent vraiment qu'on en fait partie, de s'employer par ses propres ressources à percevoir le monde. »

Note sur l'énergie, Colloque de l'Institut Vanier de la famille, Université d'Ottawa, février 1979.

Une heure d'écran, une heure de nature! Deux facteurs principaux éloignent en ce moment les jeunes de la communauté de vie: des médias, tel l'écran cathodique, qui se substituent à la réalité et des disciplines exclusivement abstraites, formalistes. Le laboratoire en est souvent le prolongement, mais ce contact avec le réel ne suffit pas. La réalité des laboratoires n'est pas celle de la vie. Il faut aussi apprendre par les yeux et les autres sens de façon plus immédiate, en s'initiant sur le terrain aux sciences naturelles: l'astronomie, la botanique, l'ornithologie, la géologie. Elles ont, dans la logique actuelle, l'inconvénient de ne pas conduire à la maîtrise de la nature, d'être gratuite, d'avoir leur fin en elles-mêmes. Elles ont toutefois d'un autre côté l'avantage de susciter un attachement à chaque organisme et par là à la nature dans son ensemble. On n'aimera jamais l'orchidée si on ne la connaît qu'à travers ses gènes. On aimera l'orchidée que l'on retrouve chaque année au même endroit dans la montagne.

On peut considérer les sciences de la complexité comme intermédiaires entre les sciences de la qualité et les sciences de la quantité. Il faut leur faire une place de choix dans l'école durable parce qu'il est impossible sans elles de comprendre les systèmes dynamiques et parmi eux Gaia elle-même, les organismes vivants, les phénomènes atmosphériques. En Occident, suivant l'exemple de Pythagore, on s'est d'abord inspiré des formes pures comme le cercle pour penser l'univers. L'analyse des forces à l'œuvre dans l'univers a obligé les astronomes à remplacer le cercle pour expliquer le mouvement des astres par une forme moins pure: l'ellipse. Jusque là toutefois, on ne s'était pas encore vraiment intéressé aux formes complexes et en perpétuel changement comme les nuages et les ouragans associés à ces systèmes dynamiques qui constituent l'essentiel de la réalité autour de nous.. Il fallait, pour étudier ces phénomènes, un nouvel outil, l'ordinateur. Le modèle désormais ne sera pas assimilable à une forme parfaite mais à un système évoluant et variant en fonction de composantes qui interagissent les unes sur les autres. Pour connaître un ouragan et en suivre la marche, il faut par exemple prendre en compte la vitesse et la direction du vent à diverses altitudes, la pression atmosphérique, la température, celle de l'air, de l'eau, l'épaisseur de la couche d'eau chaude à la surface de la mer, etc. Il suffit d'un petit effort d'imagination pour avoir une idée des rétroactions entre ces divers éléments et conclure qu'il faut des programmes de 50 000 lignes et plus et des ordina-

teurs géants pour prédire, quelques jours à l'avance seulement, le point d'impact et la puissance du monstre à ce moment. Ces modèles sont devenus aussi nécessaires pour comprendre le monde que l'algèbre et la géométrie classiques par exemple. Dans de *The Storm*⁴, un remarquable ouvrage sur l'ouragan Katrina, le personnage principal n'est pas l'auteur ni ses collègues météorologues ou informaticiens, c'est le programme qui leur a permis d'avertir plusieurs jours à l'avance les autorités et la population du très grand danger que courait la Nouvelle-Orléans. Mais ils auraient pu se tromper, les prédictions parfaites, sûres, étant impossibles dans ce monde complexe. Voilà pour les écoles une chose de la plus grande importance: rien n'étant parfaitement prédictible dans le destin des ouragans, l'évolution globale du climat par exemple ou celle de l'économie, on ne peut pas s'en remettre uniquement à la science pour prendre ses décisions et dans certains cas, la science n'est guère utile. Le jugement revient ainsi au premier plan, ce jugement si fragile et si conscient de sa fragilité qu'encore aujourd'hui bien des dirigeants consultent des astrologues. Et comment se forme ce jugement? Par les sciences de la qualité.

Les sciences de la complexité attirent aussi notre attention sur l'extrême sensibilité des conditions initiales dans les systèmes dynamiques. Enlevez trois décimales sur six dans les données initiales que vous entrez dans l'ordinateur et vous constaterez que le résultat final pourra être complètement différent de ce qu'il aurait été avec les six décimales. C'est l'effet papillon grâce auquel un professeur du MIT, Edward Lorenz, est entré au panthéon des sciences de la complexité. Les poètes avaient eu l'intuition de ce phénomène: «Nul, écrivait Victor Hugo, ne peut affirmer que le parfum des aubépines est inutile aux constellations». Il est bon de penser que nous atteignons ici un sommet unique qui est à la fois celui de la science et celui de la poésie. Ce sommet devra être aussi à la base de notre éthique et de notre esthétique. Nous savons déjà depuis longtemps que telle espèce végétale de la forêt tropicale pourrait enlever le remède à une pandémie future. La simple utilité de cette plante ne suffira pas à nous convaincre de la protéger, il nous faudra encore être touchés par la beau-

té de ce qu'on appelle la sensibilité des conditions initiales.

Le mécanique et le vivant

Le mécanique ou le vivant? Cette question se pose ou devrait se poser constamment en pédagogie. Voici quelques indications permettant d'y répondre.

Selon Brian Goodwin et Kant

«Une des distinctions les plus claires entre les machines et les organismes a été formulée il y a plus de deux cents ans par le philosophe allemand Emmanuel Kant. Il décrit la machine comme un ensemble fonctionnel dont les parties existent les unes pour les autres dans l'exécution d'une fonction particulière. L'horloge était la machine paradigmatique à cette époque. On assemble des rouages existant déjà et conçus pour jouer des rôles spécifiques dans l'horloge, une unité fonctionnelle dont l'action dynamique sert à marquer le passage du temps. Un organisme est un ensemble à la fois fonctionnel et structural dont les parties existent d'une part et pour l'autre dans l'expression d'une nature particulière. Cela signifie que les parties d'un organisme – feuilles, racines, fleurs, membres, yeux, cœur, cerveau – ne sont pas construits séparément pour être ensuite assemblées, comme dans le cas d'une machine, elles sont plutôt apparues suite à des interactions survenant à l'intérieur de l'organisme en développement.»⁵

Selon George Simmel

*Pour ce penseur, ce qui distingue un corps non organique d'un corps vivant, c'est que le premier est délimité par le dehors, c'est de l'extérieur qu'il reçoit son impulsion. Par contre le corps organique, quant à lui, trouve en lui-même sa propre forme, c'est du dedans qu'il puise son dynamisme, qu'il est appelé à croître et à se développer.*⁶

Les arts

Il va de soi que dans une école faisant ainsi une juste place aux sciences de la qualité, les arts - dont l'architecture de l'école devrait être le premier exemple - seraient l'objet de toutes les attentions. Par art, il faut entendre ici une création d'ordre, au sens biologique du terme,

⁴ Ivor Van Heerden, Penguin Book, 2007.

⁵ Brian C. Goodwin, *How the Leopard changed its Spots*, Princeton University Press, 2001, p 199.

⁶ G. Simmel, *La tragédie de la culture*, Paris, Rivages, 1988, p.167.

c'est-à-dire une chose analogue à l'émergence. Cet art s'étend des plus humbles manifestations de la vie, aux plus hautes celles du grand art, lequel exige une inspiration transcendante, mais il exclut ce qu'on appelle souvent art aujourd'hui, bien qu'il s'agisse de l'expression à peine stylisée d'un moi et d'une société chaotiques. Les orateurs, et nous sommes tous orateurs à un moment ou l'autre de notre vie, sont familiers avec ces états de grâce où les mots se placent d'eux mêmes au bon endroit et composent ainsi des phrases dont l'architecture est à un niveau bien supérieur à celui qu'elle aurait pu atteindre normalement, quand, faute d'inspiration, on aligne les mots méthodiquement. C'est là un bel exemple d'une manifestation de la vie qui est aussi une création d'ordre; c'est aussi une bonne illustration du phénomène de l'émergence. L'écriture manuscrite est un autre exemple. Au départ, les caractères sont neutres, ils n'enferment ni beauté, ni laideur, ni rythme, ni finesse. C'est la façon dont on les rassemble dans une synthèse, l'écriture de chacun, qui peut leur donner vie, ordre et beauté, en faire une œuvre d'art.

De la parole inspirée et de l'écriture stylisée, ayant une identité, une originalité, on peut dire qu'elles sont les formes universelles de l'art. D'où l'importance de les cultiver dans les familles et dans les écoles, ne serait-ce que pour faire contrepoids à la parole numérique et à l'écriture mécanique. Il semble qu'en Asie, au Japon en particulier, la grande tradition de la calligraphie soit toujours bien vivante. C'est là un exemple à suivre pour l'Occident. Souvenons-nous de la thèse de Mumford selon laquelle l'idée formative d'une civilisation se matérialise avant de s'éthérialiser. La parole et l'écriture font partie des moyens que chacun peut utiliser pour participer à la matérialisation de leur vision du monde.

L'écriture est une danse de la main; par son rythme, qui est sa principale qualité, elle s'apparente à la musique et quiconque a pu contempler une page de l'un des maîtres de l'écriture manuscrite, Nietzsche par exemple, a aussi compris son lien étroit avec la peinture. Quant au lien avec la sculpture et l'architecture, il est encore plus manifeste. Cultiver l'écriture c'est donc aussi cultiver les formes embryonnaires de tous les autres arts. La négli-

ger dans le contexte de la vision artistique du monde est une aberration.

L'art qu'il nous faut cultiver s'étend, disions-nous, des plus humbles manifestations de la vie aux plus hautes, c'est-à-dire celles du grand art. Un tel art, qui exige une inspiration transcendante, ne doit pas être confondu avec l'expression d'un moi chaotique. C'est pour éviter cette confusion que Simone Weil emploie l'expression « grand art » quand elle veut présenter la création artistique en tant que chose analogue à la création de l'univers : Le grand art c'est celui des Upanishads, du grégorien, de Bach, de Vélasquez, de Villon. Simone Weil précise ainsi sa pensée dans un commentaire sur le Timée⁷ de Platon. « Une œuvre d'art qui s'inspire des phénomènes sensibles ou psychologiques ne peut pas être de tout premier ordre. »

La technique, disions-nous également, a fait de nous des êtres qui se prennent pour le centre du monde. Il s'en suit non seulement des comportements dénués de tout sens de la mesure, mais aussi une forme d'art qui consiste à projeter un moi informe, chaotique dans une matière dont on force la nature pour qu'elle puisse accueillir ce don. L'exemple parfait de ce phénomène c'est celui du chanteur qui crie ses frustrations dans un système de son tout-puissant. Ce n'est pas là une création d'ordre mais une concession à l'entropie. Entre cet exemple limite et le grand art, il y a une série d'intermédiaires caractérisée par une participation croissante au modèle de beauté de même que par un effacement progressif du moi.

L'art ainsi conçu et pratiqué est étroitement lié à l'éthique et il est bon qu'il en soit ainsi car tout doit concourir à l'effacement du moi. Bien des gens ont compris les dangers des excès dans la consommation. Il leur reste à comprendre que tant que les mêmes excès existeront dans l'art, ils tarderont à disparaître de la consommation.

Éthique : « Ne sommes-nous pas les sens et le système nerveux de Gaïa? »

La responsabilité et la mesure (le sens de la limite) résumement l'éthique qui s'impose à l'intérieur de ce que les Nations Unies appellent la communauté de vie. Notre

⁷ Voici le passage du Timée en cause: « Tout ce qui se produit vient nécessairement d'un auteur. Il est tout à fait impossible que sans auteur, il y ait production. Quant l'artiste regarde vers ce qui est éternellement identique à soi-même et que, s'y appliquant comme à un modèle, il en reproduit le sens et la vertu, de la beauté parfaite est ainsi nécessairement accomplie. S'il regarde vers ce qui passe, si son modèle passe, ce qu'il fait n'est pas beau. »

responsabilité découle du fait que nous sommes la conscience de Gaïa et que, connaissant désormais les phénomènes complexes qui assurent sa survie et la nôtre, nous ne pouvons plus trouver refuge et excuse dans l'ignorance pour minimiser la portée de nos actes, presque toujours empreints de démesure.

Les anciens Grecs avaient de la démesure une crainte telle qu'ils en faisaient le symbole du mal. Ils savaient par expérience ce que l'excès, de nourriture par exemple, provoque dans l'organisme et ils n'hésitaient pas à en conclure que l'excès en lui-même, quel qu'en soit l'occasion, est une chose mauvaise. Puisque nous savons désormais que la Terre est un organisme semblable au nôtre, il ne nous est plus permis de sous-estimer la gravité de la faute appelée démesure.

La notion d'empreinte écologique, enseignée dans de nombreuses écoles, est une excellente initiation au sens de la mesure. Personne ne peut rester complètement indifférent devant le fait qu'il faudrait quatre autres planètes comme la Terre, ou même six ou huit, disent les études les plus récentes, pour subvenir aux besoins de tous les humains, s'ils adoptaient le mode de vie des pays les plus riches. Il s'agit là d'un avertissement général que chacun doit transformer en avertissement particulier. C'est ce qu'a fait récemment la compagnie BMW quand elle a annoncé son retrait de la course de la formule 1 pour des raisons écologiques. La règle d'or est de ne pas demander à la Terre plus qu'elle ne peut donner sans se dégrader, au risque de devenir moins hospitalière pour nous, les humains, et pour toutes les autres espèces faisant partie de la communauté de vie. Et nous tirons chaque année de la Terre cent fois plus de pétrole qu'elle ne peut en enfouir pendant la même période. Dans ce contexte, le pic pétrolier est une excellente chose. Nous ne pourrions plus continuer à consommer le pétrole au même rythme. L'eau deviendra aussi plus rare et plus coûteuse. L'ancienne façon de voir les choses, toujours bien ancrée dans nos mœurs, nous incitera à chercher des solutions dans un accroissement de l'espace cultivé et de la productivité de l'agriculture. Mais où trouverons-nous l'énergie nécessaire pour mener à bien tous ces projets ? Et sera-t-il sage d'en poursuivre la réalisation alors qu'il faut aussi accroître les espaces protégés pour assurer la diversité biologique ?

Il faudra que le sens de la limite devienne notre seconde nature, qu'au lieu de nous réveiller chaque matin avec le sentiment d'être le centre du monde, nous nous éle-

vions pour remercier Dieu ou Gaïa de nous accorder une nouvelle journée, en faisant le vœu de ne prendre que notre juste part des richesses de la grande communauté de vie. Ce défi, terrifiant et utopique dans la conjoncture actuelle, pourrait être pour nous l'occasion d'une joie insoupçonnée, il pourrait nous rapprocher de nos semblables, de la nature et de nous-mêmes enfin, si nous le relevions avec la détermination et l'enthousiasme de celui qui pressent un bonheur supérieur au terme de l'exercice de ses responsabilités.

Il nous faudra créer une science de la proportion applicable à tous les secteurs d'activité et à tous les aspects de la vie, pour pouvoir répondre à des questions de ce genre: pendant combien de temps encore sera-t-il admissible qu'on puisse dépenser autant d'énergie pour se rendre à un spectacle médiocre que pour se rendre au chevet d'un malade? En ce moment tout est encore une question de choix personnel en cette matière, - une philosophie qui s'accorde bien avec le fait que chacun estime être le centre du monde mais qu'il faudra remplacer par une plus grande soumission à la nature si nous voulons éviter que cette nature ne nous dégrade ou ne nous élimine.

Le sport

La cohérence, première caractéristique d'une vision du monde authentique, devra être un souci constant si nous voulons susciter des convictions qui se traduiront par des actions fécondes et durables. Telle conception du sport par exemple est compatible avec la nouvelle vision du monde, telle autre ne l'est pas. Il faudra choisir. Gaïa est un organisme vivant qui ne souffre pas qu'une de ses parties se développe démesurément au détriment des autres, elle a besoin d'harmonie. Ainsi en est-il de l'organisme humain. Cela aussi les anciens grecs l'avaient compris. D'où le lien étroit qu'ils établissaient entre l'éthique et l'esthétique. L'Apollon du Belvédère, éblouissant d'harmonie, illustre bien ce lien entre l'éthique et l'esthétique, on pressent en le voyant qu'il possède d'une part la souplesse de l'athlète ayant développé toutes les parties de son corps dans la juste proportion et d'autre part la finesse de l'être sensible qui a cultivé la musique et la danse. Observez par comparaison Mike Phelps, le nageur américain qui a battu tous les records. Il ne s'est pas formé avec le souci de la perfection de son être, qui est la véritable excellence. On l'a plutôt entraîné en vue de performances bien précises. Son corps n'a été qu'un outil façonné par une équipe

d'experts pour atteindre des résultats savamment ciblés. Qu'importe, pense-t-on, que cet homme ait des épaules démesurées et un psychisme dominé par une volonté tyrannique, puisque le résultat a justifié les investissements ? Ces entraînements sportifs sont l'une des illustrations de la philosophie qui a présidé à la transformation de la nature au cours des derniers siècles.

Plusieurs de ces sports, bien peu olympiques, ont en outre l'inconvénient d'être pratiqués à l'intérieur, dans des piscines et des gymnases dont le coût énergétique paraîtra insensé, quand on le mesurera à l'aune du véritable intérêt public. Insensé parce que les sports les mieux adaptés aux exigences de l'excellence sont ceux que l'on pratique au grand air, en symbiose avec la nature et en coopération avec des amis, ce qu'avaient compris des éducateurs comme le fondateur du collège de La Pocatière, lequel a servi de modèle à plusieurs collèges du Québec. Ils étaient tous dotés d'une magnifique cour de récréation que l'on a progressivement réduite et défigurée... et souvent remplacée par un gymnase et une piscine... olympique, formule qui a été ensuite généralisée.

Tous les espoirs sont pourtant permis, la population ayant été plus sage que les planificateurs du système scolaire. Les sports de plein air, soccer, golf, ski, vélo, marche ont eu la faveur des gens. La popularité du soccer, que l'on peut pratiquer dans une ruelle et qui ne nécessite aucun équipement coûteux est particulièrement réjouissante. Malheureusement l'industrie du sport performance, élitiste au sens caricatural du terme, réduit encore à la passivité un trop grand nombre de personnes qui, ne pouvant entrer dans la compétition, opération souvent coûteuse, et n'ayant pas d'autre idéal que la performance, renoncent à tout exercice et vivent par procuration leur rêve avorté.

Le courage intellectuel

Ces propos sur le sport ne plairont pas à tous les lecteurs. Ils seront sans doute pour plusieurs un prétexte pour fausser compagnie à l'auteur. Tel est le prix de la cohérence. Le courage intellectuel en est la condition. Nous refusons de voir les choses telles qu'elles sont par crainte de ce à quoi engage le fait d'avoir vu. Ce sont souvent des vérités élémentaires sur des faits concrets qui sont en cause, par exemple le rapport entre l'énergie utilisée et le résultat obtenu au moyen d'une voiture. Environ 80% de l'énergie consommée se perd, principalement sous forme de chaleur et de gaz d'échappement.

Des 20% encore disponible, 95 % servent à déplacer le véhicule lui-même et 5% (1% du total) à transporter le conducteur. Tout cela pour aboutir, dans une grande ville, à une vitesse généralisée d'environ 8 km/heure. On obtient la vitesse généralisée en divisant le nombre de kilomètres parcourus pendant une année par le nombre d'heures passées à conduire une voiture ou à travailler pour la payer. Ce sont là des faits bien établis et faciles à vérifier. Le plus souvent nous voyons de tels faits sans les voir par crainte de ce à quoi nous engagerait le fait d'en prendre vraiment acte.

La lucidité est encore plus douloureuse quand les vérités en cause touchent directement nos illusions essentielles, ces compromis avec nous-mêmes grâce auxquels nous tenons dans la vie. L'ignorance voulue, cultivée, l'ignorance dans laquelle on se complaît est l'une de ces illusions. « Je m'efforce, disait Albert Camus, de ne pas mépriser ce à quoi je n'ai pas accès ». Nous prenons le plus souvent le parti inverse, victimes de notre ressentiment, ce venin que nous lançons pour nous protéger sur ce qui pourrait nous élever, mais en nous brisant. C'est pourquoi nous tenons en discrédit les œuvres et les idées qui pourraient nous ramener à la mesure et nous faire passer du regret de ne pas avoir assez reçu à celui de ne pas assez donner.

Religion

Où trouver l'énergie du courage dont nous aurons besoin? Sans illusions devant le spectacle de l'incurable égoïsme, James Lovelock semble partagé entre un malthusianisme radical – une réduction drastique de la population mondiale – et un vague sentiment religieux, souvenir de son enfance. Et si certains de ses collègues rêvent d'une humanité qui pourrait devenir meilleure en franchissant, avec l'aide de la science et de la technique, une nouvelle étape de son évolution, Lovelock se limite à une simple invitation à la mesure. « Même si nous avons le temps, ce qui n'est pas le cas, de modifier nos gènes pour pouvoir agir avec amour et vivre plus modestement sur Terre, nous ne réglerions pas le problème. Nous sommes ce que nous sommes parce que la sélection naturelle a fait de nous le prédateur le plus dur que le monde a jamais vu. [...] Il est aussi absurde de penser que nous pourrions nous transformer nous-mêmes que de croire que des crocodiles ou des requins puissent, par un acte sublime de volonté, devenir végétariens. Nous ne pouvons pas modifier notre nature et comme nous le verrons, le tribalisme et le nationalisme

dont nous sommes pétris et dont nous feignons de déplorer l'existence ont pour effet d'accroître notre puissance. Tempérer cette puissance avec modestie, voilà tout ce que nous pouvons faire. »⁸

La tendance dominante dans les techno-sciences est plutôt de ne s'imposer aucune limite dans les efforts faits pour *augmenter* l'être humain. Nous traduisons le mot anglais *enhancement* par *augmentation*. L'homme augmenté est celui qui fait usage des biotechnologies, des médicaments et des prothèses les plus variés pour accroître sa mémoire ou sa stature, réduire son angoisse ou éviter une naissance indésirable, celle par exemple d'un enfant atteint de la trisomie 21. Toutes ces techniques paraissent innocentes à ceux dont le libre choix individuel est l'unique critère dans l'ordre moral. Elles s'inscrivent pourtant dans le cadre d'un projet de contrôle social qui remonte à la décennie 1930 et qui a pris forme à la Fondation Rockefeller, berceau de la biologie moléculaire et par suite des biotechnologies. Une longue citation du biologiste Steven Rose s'impose ici:

«Depuis ses origines chez Francis Bacon, la science moderne a toujours eu pour but le savoir et la puissance, avant tout le pouvoir de contrôler, de dominer la nature, y compris la nature humaine. Nulle part peut-être ce pacte faustien n'aura été aussi manifeste que dans le programme qui a orienté la biologie moléculaire depuis ses premières heures. Son nom même a été proposé dès les années 1930 par Warren Weaver, de la Fondation Rockefeller, dans le cadre d'une politique cohérente établie par l'un des principaux bailleurs de fonds dans le domaine. Cette politique, s'inspirant des thèses eugénistes, en vogue à ce moment, thèses visant à améliorer la race au moyen d'une reproduction sélective, avait pour fin non déguisée d'instituer une science de l'homme qui serait aussi une science du contrôle social. Voici comment l'un des premiers directeurs de la Fondation a présenté, sans ménagement, cette politique:

"Elle a pour objet le problème général du comportement humain, avec comme but de l'expliquer pour le contrôler. La mission des sciences sociales, par

*exemple, sera la rationalisation du contrôle social; la médecine et les sciences naturelles se consacreront à une étude coordonnée des sciences qui sous-tendent la compréhension et le contrôle du comportement personnel".*⁹

*« À cette fin, la Fondation Rockefeller a concentré ses ressources sur les sciences de la psychobiologie et de l'hérédité, avec la ferme conviction, inspirée par Weaver, qu'un tel contrôle deviendrait possible grâce à l'étude de ce qu'il y a de plus petit dans les choses. »*¹⁰

Si on a d'abord condamné ces techniques en raison de l'usage que l'État nazi a fait de techniques semblables quoique beaucoup moins puissantes, ce fut pour les légitimer immédiatement après à la condition que leur usage repose sur le libre choix des individus. Tragique naïveté! Ces techniques existent et continuent de progresser et elles n'en seront que plus dangereuses lorsque les crises sociales justifieront l'application du projet initial de contrôle social.

Et pourquoi parlons-nous au futur? Voici les craintes qu'inspireraient les tranquillisants à un observateur éclairé il y a plus de trente ans. La tendance ne s'est sûrement pas inversée depuis ce jour. Dans les *Grands médicaments*, ouvrage paru en France en 1975, le docteur Henri Pradal écrivait:

«Les tranquillisants apparaissent donc comme des agents extrêmement efficaces de stabilisation sociale, puisqu'ils déconnectent les personnes et tissent autour d'elles une gangue immatérielle mais parfaitement isolante et protectrice. Atténuant les pulsions critiques, assouplissant la rigidité des comportements, réduisant à presque rien les impatiences et les revendications, les tranquillisants font plus, pour le maintien de ce qui est, que toutes les forces d'information et de police. L'absence d'activités créatrices, la disparition des mobiles fondés sur la responsabilité, l'orientation de tous les efforts vers l'acquisition d'objets ou de «signes» de puissance, l'obsolescence accélérée des acquis de haute lutte obligeant au renouvellement incessant et à l'innovation à tout prix, tout cela contribue à la consommation expo-

⁸ James Lovelock, *The Vanishing Face of Gaia*, Allen Lane, Londres 2009, p. 150

⁹ Mason, cité par Kay dans *The molecular vision of Life*, p. 46

¹⁰ Steven Rose, *Lifelines, Biology Beyond determinism*, Oxford University Press, New-York, 1998, p. 273

entielle des pilules de «bonheur» et nous conduit tout droit à un "meilleur des mondes" à la Huxley.»¹¹

Voilà où nous conduit notre irréparable nature: à des interventions sur nous-mêmes semblables à celles qui ont mis la Terre en péril.

Y a-t-il une autre issue, une source de grâce qui puisse nous faire échapper à cette pesanteur? La métaphore de la photosynthèse rend cette question encore plus claire: existe-t-il une lumière surnaturelle qui, au contact de ce que la nature a fait fleurir en nous, puisse produire une énergie, elle-même d'un autre ordre, capable de nous élever au-dessus de notre égoïsme?

Ce n'est pas là une question parmi d'autres à laquelle on peut répondre en dilettante. C'est une question plus fondamentale encore que le *to be or not to be* de Hamlet. Qu'importe que nous existions ou que nous n'existions pas si notre médiocrité nous a réduits au rang des ombres, la grande question c'est: devenir meilleur ou ne pas le devenir.

La raison est en cause autant que la foi. Nous devons froidement examiner les religions et les philosophies, étudier les témoignages des sages, des saints et des mystiques et si nous rassemblons suffisamment de preuves de l'existence du surnaturel, il nous faut placer la source qui nous paraît la meilleure au centre de la vie des écoles, sans excès d'égards pour les aspects politique de la question. Qui voudrait priver les enfants de toute une nation du moyen de devenir meilleurs?

L'éclectisme et le multiculturalisme sont ici un pis aller. Une des choses auxquelles on reconnaît la grandeur d'une religion ou d'une philosophie, c'est la difficulté du parcours qu'il reste à faire pour en tirer toute la sève une fois qu'on l'a choisie. Qui peut prétendre pouvoir faire ce parcours avec profit à l'intérieur de trois ou quatre religions ? S'il faut demeurer ouvert à toutes les sources, il faut d'abord s'engager en profondeur dans une voie pour accéder aux autres. L'engagement religieux ne doit pas être confondu avec le butinage.

Le théologien catalan Raimon Panikkar est l'un de ceux qui ont donné un exemple inspirant d'ouverture à diverses grandes religions. Il est né d'un père indien et hindou et d'une mère catalane et catholique. Après son

premier voyage en Inde, alors qu'il était déjà prêtre et théologien catholique il a été en droit de dire: «Je suis parti chrétien, me suis découvert hindou et reviens bouddhiste, sans avoir cessé d'être chrétien.»¹² Il faut préciser qu'il s'agit d'un être exceptionnel dont le destin a été aussi exceptionnel et pourtant il fallait bien qu'il parte lui aussi de quelque part: il est parti chrétien.

Une fois le grand examen accompli, si on a conclu que le surnaturel est une illusion, que la nature est seule en cause, il faut encore répondre à la question initiale relative au courage: comment le nourrir et le soutenir pour que les hommes parviennent à voir avant de se heurter au mur qui risque de leur faire perdre la vue ? Les religions étant alors exclues, il faut se limiter aux philosophies, mais il faut le faire avec la même rigueur. Dans ce cas également, il faut partir de quelque part et tenir fermement ses couleurs pour pouvoir accueillir les autres couleurs. En sachant que les mieux inspirées des philosophies, celle de Platon ou celle de Marc-Aurèle, que bien des philosophes refusent d'appeler philosophie parce qu'elles touchent au transcendant et s'apparentent aux religions, permettront tout au plus à une petite élite d'acquérir le sens de la limite.

En l'absence des grandes religions et des grandes philosophies, le mot vie intérieure n'aura plus aucun sens et personne ne songera même à résister aux contrôles extérieurs.

¹¹ Henri Pradal, *Les grands médicaments*, Éditions du Seuil, Paris 1975.

¹² Raimon Panikkar, biographie, site internet de l'auteur, <http://raimon-panikkar.org/francese/biografia.html>